Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/naturedcr00plai

HYMNE

A LA NATURE.

EXEGI MONIMENTUM ÆRE PERENNIUS.
HORAT., Od. 30, liv. 3.

Décret de la Convention, du 18 Floréal, an 2e. de la République Française, sur les Fêtes Décadaires

*Article. VII. La République fera célébrer des Fêtes à l'*Être suprême, *à la* Nature, *etc.*

Article IX. La Convention nationale appele tous les talens à l'honneur de concourir à leur établissement par des Hymnes.

Art. X. Le Comité de Salut Public distinguera les Ouvrages qui lui paroîtront propres a remplir cet objet, et récompensera leurs Auteurs.

A PARIS,

Chez DEMORAINE, Libraire, rue du Petit-Pont, n°. 99.
DEBRAY, Libraire, au *Grand Buffon*, maison Egalité, galeries de bois, n°. 235.
PRAULT l'aîné, à *l'Immortalité*, quai des Augustins.

An IIe. de la République Française.

Rare
DC
141
.F74
no. 241

DIALOGUE
ENTRE UN INTERLOCUTEUR, ET L'AUTEUR.

L'INTERLOCUTEUR.

AH ! ah ! Citoyen, je te reconnois.

L'AUTEUR, *assez froidement.*

Bonjour.

L'INTERLOCUTEUR.

Comment diable, une *Hymne à la Nature* de ta façon !

L'AUTEUR.

Oui.

L'INTERLOCUTEUR.

Je l'ai acheté ce matin.

L'AUTEUR.

L'as-tu lue ?

L'INTERLOCUTEUR.

Pas encore, mais je la lirai.

L'AUTEUR.

Dépêches-toi donc, pour m'en dire ensuite librement ton avis.

L'INTERLOCUTEUR.

Oh ! sans cela je le peux dès ce moment.

L'AUTEUR, *ironiquement.*

Vraiment ?

L'INTERLOCUTEUR.

Sans raillerie.

L'AUTEUR.

Voyons donc.

L'INTERLOCUTEUR.

J'ai cependant lu ton titre.

L'AUTEUR.

C'est déjà beaucoup ; après.

L'INTERLOCUTEUR.

Ton épigraphe....

L'AUTEUR.

Eh bien ?

L'INTERLOCUTEUR.

Franchement ne m'a pas plu.

L'AUTEUR.

Tout de bon ?

L'INTERLOCUTEUR.

Sérieusement.

L'AUTEUR.

J'en suis charmé.

L'INTERLOCUTEUR.

Pourquoi donc ?

L'AUTEUR.

C'est que ce qui m'a d'abord plu, devoit certainement te déplaire.

L'INTERLOCUTEUR.

Mais à quoi bon commencer par annoncer que ton hymne

« portera plus sûrement ton nom à l'immortalité que le « bronze »?

L'AUTEUR.

Je te remercie : me voilà traduit.

L'INTERLOCUTEUR.

Mais oui ; pourquoi encore du latin dans la circonstance?

L'AUTEUR.

Parce que nulle loi n'en proscrit et n'en proscrira jamais l'étude et la connoissance. Eh ! malheureux ! Sans les Grecs, sans les Latins, sans la connoissance profonde de leurs langues immortelles, impérissables par les chefs-d'œuvres en tout genre qui sont écrits dans ces langues riches, harmonieuses, magnifiques et si belles dans les tours et pour toutes leurs images, saurions-nous ce que l'amour de la liberté a inspiré à ces peuples belliqueux, fiers et invincibles ? Leurs vertus et leurs grandes actions nous animeroient-elles, nous enflammeroient-elles aujourd'hui contre tout ce qui dégrade la dignité de l'homme, contre tout ce qui en est la honte et l'opprobre par la bassesse ou l'esclavage ?

L'INTERLOCUTEUR.

Tout beau, tout beau. -- Revenons à ton *Hymne*, mon ami, et laissons les Grecs et les Latins que nous surpassons déjà de bien loin. Je conçois que ton Hymne à la Nature étoit une entreprise vraiment hardie et grande. Mais la témérité ne suppose pas toujours les forces et le génie convenables.

L'AUTEUR.

Eh ! mon cher camarade, osons toujours : le public nous dit après son sentiment.

L'INTERLOCUTEUR.

Et les critiques ?

L' AUTEUR.

Elles doivent moins effrayer, qu'encourager.

L' INTERLOCUTEUR.

Oui, quand elles sont justes.

L' AUTEUR.

Est-ce qu'il y en a d'injustes ?

L' INTERLOCUTEUR.

Mais infiniment.

L' AUTEUR.

Eh bien, mon camarade, ce sont précisément celles-là qui ne sont pas dangereuses, elles n'inspirent que le mépris ; elles sont encore plus vîte oubliées que connues.

L' INTERLOCUTEUR.

Mais avant de songer à écrire ton Hymne à la Nature, tu l'avois déjà sans doute long-tems méditée, approfondie, et roulée en tous sens et vers tous les aspects dans ton imagination, pour te bien pénétrer des créations, de tous leurs miracles et de toutes leurs merveilles que tu avois à décrire, à peindre et à chanter.

L' AUTEUR.

Oui.

L' INTERLOCUTEUR.

Tu avois prévu de même toutes les difficultés, et tu ne t'es pas épargné les objections ?

L' AUTEUR.

Aucune.

L' INTERLOCUTEUR.

Bien, morbleu, très bien, Sans ce courage, il t'eût été

impossible de te former un vaste plan, de classer des idées, d'avoir une riche et méthodique distribution de parties, et d'imiter....

L'AUTEUR, *brusquement.*

Comment, imiter! -- Eh qui donc?

L'INTERLOCUTEUR.

Mais tous les grands hommes, tous les écrivains de génie qui avant toi....

L'AUTEUR, *avec feu et débit.*

Avant moi. -- Fi donc, fi donc. -- Copier, imiter, se trainer servilement! -- Non, non, non, mon camarade, non; point de route frayée, commune ni battue. Mes ailes, mes seules ailes, mes seules forces; mon génie, maigre ou plein, foible ou robuste; ma toile à moi; ma toile et mes pinceaux; mes crayons; mes desseins; manqués, désordonnés du sublime. Des beautés, des défauts, de la correction, du désordre, du feu, de l'impétuosité, de la vérité, de la sensibilité, de la justesse dans les tableaux, dans les images, et de l'ame, mon camarade, sur-tout de l'ame. -- Je n'ai jamais eu, et je n'aurai jamais d'autre plan, d'autre art, d'autre méthode, ou d'autre perfection dans mes idées, dans mes conceptions et dans mes écrits. Juge maintenant et le fond et la marche, et le cahos et la lumière, les taches et le mérite, et tous les secrets et la magie de mon Hymne.

L'INTERLOCUTEUR.

Que viens-tu de me dire?

L'AUTEUR.

L'exacte vérité.

L'INTERLOCUTEUR.

Quoi! tu n'as point d'invocation d'usage?

L' AUTEUR.

Non.

L'INTERLOCUTEUR.

Point de distribution ingénieuse et réfléchie de parties ?

L' AUTEUR.

Non.

L'INTERLOCUTEUR.

Aucune sorte de plan ni de méthode?

L' AUTEUR.

Du tout.

L'INTERLOCUTEUR.

Quel diable d'ouvrage as-tu donc fait ?

L' AUTEUR.

Celui de la Nature elle-même, du moins cette intention louable n'est jamais sortie de mon esprit.

L'INTERLOCUTEUR.

Mais l'ordre seul de la Nature...

L' AUTEUR.

Oh ! je t'attendois-là, mon trop habile et méthodique camarade. Je me doutois bien que toi et tes pareils, vous m'appeleriez à l'ordre de la Nature, à l'ordre des saisons, du jour et de la nuit, à l'ordre des êtres dans les Cieux, des vents, des nuées et de la foudre dans les airs; à l'ordre encore des animaux, des végétaux et des minéraux sur la terre : à l'ordre des mers, des fleuves, des fontaines et des ruisseaux; à l'ordre des monts, des volcans, des cèdres, des pins, des palmiers, des arbustes, etc., etc.

L'INTERLOCUTEUR.

Et réellement tu n'as pas suivi cet ordre-là. Tu n'as pas

fait autant de partitions, autant de chants distincts et séparés pour la plus grande beauté de ton ouvrage.

L' A U T E U R, *avec une nouvelle chaleur.*

Dis plutôt, pour le plus grand ennui. La Nature! -- Eh! mon froid et rigoriste camarade, j'ai cru que pour la chanter, il me falloit bien une autre rou e et d'autres mouvemens.

J'ai vu devant moi l'immensité. Je me suis à l'instant précipité dedans. J'ai essayé, chétif que je suis, d'embrasser cette immensité toute entière. J'ai voulu être grand, étonnant, varié pour les objets, comme elle. Tous me frappoient, me ravissoient, m'entraînoient à la fois; je me donnois, je me livrois sans choix et sans préférence à tous. J'admirois, je brûlois, je sentois et j'écrivois. Tous pourtant se succédoient, et sembloient se lier d'eux-mêmes sous ma plume, et je me trouvois content. La fougue impétueuse de mon imagination n'en manquoit aucun, les saisissoit tous. Après avoir ainsi commencé, je me suis trouvé sans m'en appercevoir à la fin de mon Hymne, et je me suis dit; la voilà achevée. Est elle bonne, ou non? Plaira-t-elle, ou non? Les Français, le public de tous les pays, de tous les tems, y reconnôitront-ils l'homme, son caractère, ses vices, ses vertus, enfin la Nature?

L' I N T E R L O C U T E U R.

Point de doute que ton Hymne sera bonne, si le public dont tu parles et nos français l'achètent.

L' A U T E U R.

Aussi j'attends.

L' I N T E R L O C U T E U R.

Et point de mythologie dans le cours de l'ouvrage, point d'épisodes ni de digressions accessoires?

L'AUTEUR.

Rien de tout cela. Les vieilles divinités, les vieilles draperies de la fable m'ont paru trop froides et trop insipides pour un sujet si grand, si noble et si révéré. Des épisodes eussent partagé ou affoibli l'attention; des digressions accessoires eussent sorti de la vérité et de l'ordonnance des richesses et des beautés qui se presentoient sans nombre, et s'entassoient sous ma plume.

L'INTERLOCUTEUR.

Et la philosophie ancienne, la philosophie moderne, et les divers systêmes du monde...

L'AUTEUR.

Tu sens ici, mon camarade, que c'étoit un devoir pour moi de les exposer succinctement et avec chaleur.

L'INTERLOCUTEUR.

Et tu es sûr de tes principes, et de n'avoir heurté aucune doctrine, aucune opinion reçue, et généralement suivie sur l'organisation planétaire, sur les élémens, la formation et la vie des êtres, sur le règne végétal et minéral, etc., etc.

L'AUTEUR.

Y penses-tu, mon camarade? Deux ou trois cents volumes existent sur la Nature et ses merveilles, et mon Hymne n'a jamais dû être qu'une hymne, et non un énorme, un lourd et fastidieux traité d'astronomie, de physique, de minéralogie, de chimie et de botanique.

L'INTERLOCUTEUR.

J'en conviens, mais si tu étois tombé dans des erreurs?...

L'AUTEUR.

Et quel homme en est à l'abri? Le public me les indiquera. Je serai reconnoissant et docile, je corrigerai.

L'INTERLOCUTEUR.

Tu as fait des notes ?

L'AUTEUR.

Pas la moindre. Chacune auroit peut-être nécessité un traité, et nous n'en manquons pas sur toutes les matières. Ceux qui voudront des vérifications, des éclaircissemens, y auront recours.

L'INTERLOCUTEUR.

Mais tous tes lecteurs n'auront pas des bibliothèques.

L'AUTEUR.

La magnificence nationale à cet égard, a ouvert dans tous les districts et les départemens de la République, à tous les Français, dans des dépôts publics, les plus abondans trésors des arts et des sciences. Le règne de la liberté ne pouvoit pas se dispenser de s'occuper de ces nouvelles richesses, pour la dignité de ses établissemens et de ses créations, et la sagesse profonde de la Convention y a pourvu.

L'INTERLOCUTEUR.

Et tu as, comme je l'ai vu, renfermé ton Hymne dans les étroites bornes de quelques feuilles ?

L'AUTEUR.

Je m'en applaudis.

L'INTERLOCUTEUR.

Il est difficile de comprendre comment sans des lectures, des observations longues et sans nombre, sans des extraits...

L'AUTEUR.

Eh ! laissons-là, mon camarade, toutes les difficultés abordées et vaincues sur l'entreprise. Ne prévenons jamais les jugemens du public, eux seuls peuvent honorer le talent et consacrer le succès.

L'INTERLOCUTEUR.

Mais nous avons une hymne au soleil de Reyrac, qui, il y a seize ans, a été beaucoup louée et recherchée, elle a eu même, si je ne trompe, deux éditions, elle est en prose. La connois-tu, l'as-tu lue ?

L'AUTEUR.

Je m'en suis bien gardé, tant que mon dessein n'a pas été exécuté : les lecteurs en nous comparant s'en appercevront sans peine.

L'INTERLOCUTEUR.

Au moins l'essai de Reyrac t'a donné l'idée de ton Hymne.

L'AUTEUR.

Nullement. Une femme intéressante, sensible, et qui souvent m'enflammoit, pour acquérir de la réputation et de la gloire, à qui je vantois l'ouvrage de Reyrac, d'après le souvenir des éloges que j'en avois vu dans les journaux du tems, me dit : « Et pourquoi ne tenteriez-vous pas sur la Nature en« tière, ce que Reyrac a essayé sur une partie seulement, à « la vérité très-brillante ? Mais combien le tout devra d'avan« tage exciter votre enthousiasme, échauffer votre imagina« tion, élever votre ame ». -- Ici j'ai arrêté la dangereuse syrêne, je lui ai montré les écueils où elle me poussoit inconsidérément, je l'ai embrassée, et je me suis enfui.

L'INTERLOCUTEUR.

Et mon camarade a fait tout justement pour cette femme-là son hymne.

L'AUTEUR.

Mon dieu, oui. Elle m'attend encore en ce moment pour m'inspirer, et me commander peut-être quelqu'autre folie.

L'INTERLOCUTEUR.

Peut-être, comme tu dis, pour te commander une *autre hymne* au soleil.

L'AUTEUR.

Je n'en sais rien. Mais, souffres, mon camarade, que je te quitte.

L'INTERLOCUTEUR.

Oh ! volontiers. Je vais moi-même lire maintenant avec beaucoup d'intérêt ton ouvrage. J'épierai ensuite avec soin les critiques ou les éloges du public, pour t'en faire part à notre première rencontre.

L'AUTEUR.

Je t'en serai très-obligé. Toutes les fois qu'il s'agira de ta part de m'entretenir du public et de ses jugemens, tu me trouveras toujours infiniment patient, docile et prêt à t'entendre.

Fin du Dialogue.

ARGUMENT.

Le Soleil. Moyse considéré comme philosophe et adorateur de l'Être suprême. L'Être suprême se définit lui-même. Systêmes des anciens philosophes sur Dieu et la Nature. Philosophes modernes; leurs différens systêmes. Ordre admirable dans les mouvemens des corps célestes. Matérialistes et athées ; hommes absurdes, immoraux et détestables. La nuit sous différens aspects. L'homme juste et vertueux. La Lune; elle est trop souvent favorable aux crimes ; elle inspire le recueillement et la méditation. L'horrible droit du plus fort ; il est seulement légitime dans les mains de tous les peuples pour conquérir la liberté civile. Caractère noble et fier de cette liberté. Les amours voltigent aussi et règnent dans l'ombre des nuits. Les graces dans l'alcove des amours dénouent leurs ceintures. Elles n'ont plus d'agrafes ni d'épingles pour défendre leurs trésors. L'amante parjure ; l'épouse perfide ; leur commun châtiment. Le cri de la peur d'une surprise : sortez vîte? *L'amante fidelle, et la chaste épouse à leur lever. L'homme, ses passions et ses fureurs. La guerre ; ses désastres ; fléau exécrable. Invocation à la paix ; ses charmes. L'homme sauvage, l'homme civilisé par les*

sciences et les arts chez les plus puissans peuples. Les minéraux. Les métaux, l'or, l'argent, le fer, etc. Les éruptions volcaniques. Les graminées, les simples médicinaux et vénéneux. Richesses de la terre; ses fruits; ses magnifiques moissons; les vendanges; éloge de la liqueur précieuse exprimée du raisin. Légions innombrables de volatils, d'insectes. Les fleurs; mousses; plantes diverses. Animaux sauvages et carnassiers sur la terre et dans les mers. Animaux domestiques. Palmiers, sapins, cèdres, arbustes, monts sourcilleux; forêts, bois, coteaux et vallons. Cantiques du matin et du soir à la Nature, par les musiciens habitans de l'air. Espèces transmigrantes en diverses saisons. Leurs joyeuses et bruyantes caravannes. Diverses oppositions dans les merveilles de la Nature. Les marées, l'air, le feu, les vents, les orages et la foudre. Pluies, le plus ordinairement salutaires. Tous les élémens heurtés et confondus dans les tempêtes marines; typhons et trombes. Hommage à l'Être suprême par l'homme juste et vertueux. Bel exemple du peuple Français. Récapitulation succincte. La femme vile, perfide et corrompue, opposée à la femme adorable par ses vertus dans la Nature, et son vrai chef-d'œuvre pour le bonheur de l'homme. Vœu de l'Auteur pour être distingué et aimé d'un pareil ange sur la terre.

HYMNE A LA NATURE.

Je te salue, immense, infinie création des êtres, je te salue...... Je suis au 3 Vendémiaire de l'Ere Républicaine française, en la deuxième année... Il est six heures du matin; ton soleil se lève... Je le vois de mon lit qui, à la campagne, regarde les portes azurées de l'Orient. J'admire: je suis en extase: je serois tenté d'adorer, si ma raison, si l'intelligence toute divine que je sens en moi ne me disoient: arrête, foible mortel, arrête.

« Cette masse énorme, incalculable de feu, ne s'est pas placée de sa propre vertu au lieu où elle roule éternellement sur elle-même. Une volonté, une main toute-puissante, l'être des êtres lui a dit: tu étois dans le néant, ton immense matière n'existoit pas, ne pouvoit exister par elle-même. J'étois seul par mon essence, et avec moi même. Je t'ai appelé, parce que cela m'a plu; tu as été,

te voilà : restes, éclaires, illumines, vivifies l'espace et les mondes qui y nagent sans confusion et sans chocs imprévus. D'autres prodiges non moins étonnans que toi t'ont déjà précédé d'autres sans nombre vont te suivre : tu t'agiteras sur la roue éternelle des ans, tant que ma volonté te conservera ; tu ne te consumeras pas, océan inabordable de feu, tu jetteras la terre dans l'étonnement : les hommes aveugles, ceux que le seul instinct dirigera sur les sables, dans les champs, au milieu des bois et des déserts, t'offriront des hommages, t'immoleront des victimes. Les hommes instruits, les contemplatifs, ceux qui dans la suite des âges se diront philosophes, ces hommes méchans, orgueilleux et de mauvaise foi, te gratifieront d'une existence de tous les temps ; parce qu'en s'enfonçant dans les abîmes de ton inaltérable tourbillon sur ton axe, ils auront désespéré d'expliquer ta composition, tes mouvemens, et la dispersion de ta lumière. Ils seront contens d'eux-mêmes, de t'avoir, dans leur invincible ignorance, fabriqué un principe contradictoire avec la nature de ta périssable matière, et ils aimeront à oublier qu'ils ne t'ont pas compris.

J'ajoute, ô soleil ! flambeau tout céleste, astre qui te montres un perpétuel miracle dans la régularité de tes apparitions, et des courses qui nous semblent mesurer la Nature entière ; toi, qui nous

fais soupçonner d'autres millions de soleils, pour des millions d'autres globes inconnus dans l'espace, et qui en reçoivent aussi le jour et la vie, j'ajoute, ô soleil, que d'autres hommes ne remonteront même pas à une création nécessaire pour concevoir ton existence ; ils feront un dieu de l'ouvrage même de la création. Les hommes égarés et perdus dans les ténèbres, méconnoîtront le Créateur, et se prosterneront devant la créature. Un homme s'élèvera des terres du Phare, échappé aux périls des flots du Nil qui devoient l'engloutir, il croîtra à la cour d'un tyran et au milieu des sages. Il entendra dans un buisson que respecte la flamme qui semble l'embrâser, il entendra l'Être suprême se définir lui-même par ces mots sublimes : *Je suis celui qui suis, le commencement et la fin, le premier et le dernier.* Nature, voilà certainement ton auteur et ton seul maître : il n'y a plus rien d'obscur dans mon entendement sur l'existence commencée de l'infinie multitude des êtres. Tous les hommes, les savans, les philosophes, en quelque temps qu'ils aient vécu ou qu'ils vivent, dont la doctrine différera du premier principe ; Nature, ces hommes d'une arrogance encore plus révoltante que méprisable, tomberont dans des absurdités, dans des contradictions inexplicables ; ils entasseront des rêves et des systêmes, ils seront dans le délire ; ils ne persuaderont pas le penseur,

l'homme qui ne cherche, qui n'aime que la vérité, que la lumière, le sage qui voit autour de lui les effets, et qui demande à tous les causes.

Et où donc cet étonnant libérateur des Hébreux, ce Moyse, qui a depuis tant de siècles attiré sur lui l'attention et les moqueries des esprits forts du jour, de ces soi-disans philosophes qui ne s'environnent que de doutes, que de ruines des opinions et des vérités anciennes, sans y rien substituer de plus consolant ou de plus digne de la raison humaine ; à quelle école le législateur des Juifs avoit-il puisé une doctrine, une science vraiment céleste, et des connoissances si extraordinaires sur la divinité, sur son existence de tous les siècles, et sur sa puissance créatrice des êtres? Et si la divinité elle-même n'a pas inspiré un pareil homme (1), dites-nous maintenant de qui il avoit reçu des idées que n'atteindront, que n'égaleront, que ne surpasseront jamais les vôtres.

Avancez : sortez de vos cendres, montrez-vous sur la scène, esprits fameux qui avez tant imaginé de systêmes, tant enfanté d'erreurs, qui vous les

(1) *L'Être suprême* est sans contredit l'auteur, dans l'homme, de toutes les inspirations qui le conduisent au bien et à la vertu. C'est en ce sens que Moyse, législateur et philosophe, qui respectoit et adoroit certainement l'*Être suprême*, a pu en recevoir des inspirations sublimes et vraiment dignes du maître souverain de la Nature.

êtes transmises les uns aux autres, quand vous n'en avez pas ajouté de nouvelles.

Je commence par t'appeler, toi qui enseignois chez les Grecs, que l'*eau* étoit le principe de tous les corps qui composent cet univers; Thalés, tu reconnus cependant *un maître* qui en étoit l'auteur incréé, et que le plus beau de ses ouvrages étoit le monde.

Et toi, disciple et successeur d'Anaximandre, ingénieux et méditatif Anaximène, comment pouvois-tu concilier la Nature et la composition de tous les êtres?

Te croirai-je d'avantage, pleureur éternel sur les folies des hommes? Héraclite, qui n'as besoin que *du feu* pour tirer du néant ce monde. Entendois-tu bien toi-même les *contradictions* et les *inconvenances* des matières et des élémens qui devoient sans cesse se choquer, se nuire, se combattre et se détruire dans l'unité ignée de ton systême? Je t'admire bien davantage, ô toi, le plus sage et le plus illustre des Grecs, Socrate, tu sentois les profondeurs de la science, et les trop étroites limites de l'esprit humain, quand tu professois publiquement, au milieu de tes nombreux disciples, que *la seule chose que tu savois bien, étoit que tu ne savois rien.* Ton disciple Platon ne pouvoit pas errer, en s'appuyant de ta maxime, et en abandonnant à l'unique sagesse d'un Dieu,

l'immuable gouvernement de l'univers. Et tes parties semblables, intrépide Anaxagore, songeois-tu bien où elles te conduisoient, et l'impossibilité de leur uniforme concert pour en tirer tant d'êtres, tant de créations différentes, et d'inconciliables rapports avec leur principe?

Où t'égarois-tu à ton tour, ô Abdere, et dans la solitude de ton jardin, ô mocqueur Démocrite? Où tendois-tu avec les rencontres fortuites, et les indestructibles élémens de tes atômes? Pirron fut-il plus sage pour avoir étudié, examiné et douté de tout? Épicure éclairoit-il davantage mon esprit et ma raison, en s'efforçant, après Démocrite son maître, de me persuader que l'inconcevable et éternel mouvement de ses *atômes élémentaires*, dans le vague illimité de l'espace, ont eu la puissance, en s'accrochant les uns aux autres, de former la diversité infinie des êtres, de leur donner cet accord admirable qui soutient leur étonnante, leur si magnifique et durable harmonie? Comment encore ces aveugles, ces vagabonds et indivisibles atômes seroient-ils parvenus dans leurs chocs respectifs, dans leurs fortuites déclinaisons, à organiser ma pensée et mon indéfinissable intelligence humaine?

Hommes dont les conceptions ont été souvent si vastes et si hardies; que les siècles ont trop vantés pour vos systèmes, dont les erreurs sont impérissa-

bles en grande partie, comme vos noms fameux et votre amour insurmontable pour la science, où êtes-vous tous arrivés dans les différences caractérisées de vos opinions sur l'action, les réactions, les condensations, les raréfactions de vos élémens, de vos principes vulgaires dans les diverses combinaisons de votre matière increée pour la formation de ce que vous appelez uniformément le grand tout? Vos courses et vos séjours passagers en Égypte, pour vous instruire à l'école de ses Prêtres et de ses Mages, vous ont-ils appris comme à ce Moyse élevé au sein des mêmes lumières, quelle est la voix toute puissante qui s'est fait entendre du cahos, qui lui a commandé d'en laisser sortir l'univers avec ses soleils, ses astres, ses nuits, ses jours, ses animaux, ses plantes, son océan, ses îles, ses déserts, ses montagnes, ses volcans épurateurs et terribles, ses vents, ses nuées, ses neiges, ses glaces, ses grêles, ses orages, ses tempêtes, ses tonnerres, ses moissons, ses fruits de toute espèce et de toutes qualités pour la nourriture des animaux et l'ornement du monde? Hélas! non.

Vous n'alliez puiser qu'à des sources humaines, et ce n'étoient pas les ténèbres qui devoient vous montrer la main qui a réglé le temps de la nuit et du jour; qui a assigné à tous les êtres créés une fin spécialement distincte; qui a tiré les eaux d'a-

bîmes infinis, pour les rassembler en masse dans des bassins creusés pour les circonscrire et les captiver ; qui depuis n'a cessé de contenir leur élan et leurs fureurs, dès qu'elles veulent s'affranchir et briser les bornes que leur a posées le doigt invisible qui les comprime et qui les arrête. Les ténèbres que vous vous empressiez de consulter, ne pouvoient pas mieux vous faire connoître la même main de celui qui a élevé les montagnes et les collines, abaissé les vallées, ordonné le cours des fleuves; à l'œil duquel rien n'échappe, qui déploie en se jouant les nuées dans les airs, qui les étend comme une vaste tente, qui les charge de torrens destructeurs et de la foudre, qui en fait suivant sa volonté son char impétueux ou son immense marche-pied, qui les fond aussi goutte-à-goutte, ou les verse en pluies fécondes et bienfaisantes.

Ce Créateur, ce Maître tout-puissant de la nature, étoit loin de vous, esprits téméraires, sages humains, qui vouliez expliquer ses œuvres et ses desseins. Aussi, n'a-t-il pas voulu vous révéler, plus qu'à vos successeurs dans les mêmes recherches, le chemin inconnu des vents et des orages. Il a refusé de ceindre vos reins de sa science, pour vous dévoiler ses merveilles. Il n'avoit réservé cette faveur qu'au seul homme de son choix, à ce vrai philosophe, à ce sage

par excellence, à ce Moyse, qui a dit seul, avec précision et une clarté satisfaisante pour la raison, comment tout a été fait, créé et ordonné.

Philosophes modernes, sages présomptueux du dernier siècle et de nos jours, avez-vous été plus heureux dans vos tentatives pour assister aux conseils de l'Éternel, et lui dérober le secret de ses œuvres? Vos systèmes successivement élevés, abattus, reconstruits, modifiés, mêlés de vos opinions contradictoires, nous menent-ils à des vérités plus certaines que les anciennes? avez-vous des connoissances, des idées plus justes sur les phénomènes que vous essayez aussi d'atteindre, d'arranger et d'expliquer par vos principes et vos calculs? Vous cherchez, vous prêtez des causes à tout. Ne vous égarez-vous pas avec vos prédécesseurs, dans votre division des cieux; dans vos crystallins, vos tourbillons; dans vos mesures d'orbites planétaires; dans vos gravitations, vos ascensions; dans vos distances déterminées; dans vos pressions; dans vos dispositions des corps célestes; dans les règles que vous déterminez à leurs mouvemens? nous dites-vous plus clairement ce que c'est que l'air, l'eau, le feu, la végétation dans les plantes, la vie dans les hommes, les principes profondément cachés des opérations de ma pensée, et de mon entendement humain?

Enfin connoissez-vous mieux que vos prédéces-

seurs dans la même et interminable carrière, les commencemens de toutes choses ? que signifient vos couches solides, vos croutes et vos noyaux, les fermentations générales, votre globe immense d'eau, les dissensions et les séparations des parties pour en composer ce monde ? comment nous éclairerez-vous mieux par vos embrâsemens de matière, ensuite par vos extinctions; par vos sels fixes, vos sables et vos matières fondues et calcinées que vous finissez par enfermer dans les entrailles de la terre ? Êtes-vous réellement bien assurés que cette terre ait été une *Comête* ou un soleil avant son état présent et connu ?

Je ne te suivrai pas, écrivain sublime, peintre admirable de la nature! Buffon, j'adore les vérités que tu m'as enseignées. Je ne me garantis que des erreurs de ton systême personnel; tu as été aussi un homme : pouvois-tu ne pas te tromper, sitôt que tu as voulu à ton tour mettre sur les bancs de ton école, et interroger le maître de la nature ? Combien mon imagination s'amuse avec la tienne de ces innombrables planètes que tu as attachées, puis séparées du soleil; de cette six cent cinquantième partie que tu veux d'abord n'avoir été qu'une matière en liquéfaction, comme un torrent enflammé; de laquelle ensuite tu me formes, au moyen de ton attraction supposée,

divers globes dans l'espace, et à différentes distances! conçois-je davantage tes mouvemens de rotation, ton arrangement des parties, pour en composer, à mesure que tu en as besoin, tes globes et élever le notre vers l'équateur? Newton t'avoit tracé d'avance bien des données : Newton n'a pas échappé plus que toi à des erreurs, à des objections insolubles, et à des contradictions inexpliquables.

O hommes passés et présens, vous n'avez réellement imaginé et bâti que des systêmes. Vous vous êtes fait des admirateurs et des censeurs. Vous aspiriez avec de grands efforts à vous acquerir des noms immortels : vous avez merité ces noms; vous ne les perdrez dans aucun siècle à venir. Votre maitre à tous, ce Moyse, qui fut aussi un homme, ce philosophe, que l'orgueil et la vaine science du jour affectent trop d'oublier, et de dégrader, satisfait seul ma curiosité, ma raison et mon intelligence par ses récits sur l'origine du monde. Il m'explique tout, quand il se contente de me dire qu'un Etre suprême, un Dieu a parlé, a commandé, a été obéi, et a créé de rien l'univers, parcequ'il étoit ce Dieu, cet Etre suprême, avant tout, au dessus de tout, et qu'il ne finira jamais; quand il m'assure que c'est le même Etre qui ordonne, conduit, gouverne et conserve tous les êtres.

Te voilà donc sortie des mains de ton éternel maître, Nature ! Je t'admire ; et ton maître, je l'adore. Je le répète : sous sa main, je conçois maintenant les miracles de ton existence et de ta conservation. Les prodiges, les créations, les harmonies des êtres s'expliquent d'eux-mêmes avec sa puisance.

C'est par elle, c'est par cette puissance illimitée, que je ne vois plus se mouvoir et rouler au hazard dans l'immensité des airs et sur ma tête, ces millions de soleils, de corps célestes et de mondes qui m'étonnent et ne m'épouvantent plus. Non : leurs rencontres ne peuvent plus être fortuites, et occasioner ces ruines, ces incendies, ces chocs épouvantables que la science humaine apperçoit dans les possibilités, et dans le cours infini des siècles ; dont les déviations, les bouleversemens, les masses énormes, déplacées, choquées et dissoutes, replongeroient l'univers dans le cahos. Le Maître qui les en a tirés par sa volonté, qui les a disséminés dans l'espace, et coordonnés entr'eux, pour la magnificence de ses œuvres, continue de les suspendre, de leur imprimer leur direction, de régler leurs mouvemens, et de préserver le monde de son dernier jour.

Inconciliables Matérialistes, Athées absurdes, je vous interpelle. Révélez-nous donc les principes :

écartez en les ténèbres : expliquez-nous clairement les causes ? dites-nous comment la brute et périssable matière ne reproduit plus ce que vous voulez qu'elle ait une fois créé ? comment l'homme et la femme ne sortent plus que du chef-d'œuvre de leur intime et vive réunion ? comment les animaux, les insectes de toutes classes et de toute espèce, les plantes ne sont plus l'ouvrage des indéfinissables et incompréhensibles combinaisons d'une matière mise en action dès l'éternité ? comment enfin cette matière étendue, divisible et sans *la pensée*, pour l'ordonnance de ses innombrables créations, se repose-t-elle depuis tant de siècles ? Épicure, le chantre immortel et divin de ta doctrine et de ton systême, *Lucrece* est forcé de convenir par les dissensions et les ruines des êtres dont il se voit environné chaque jour, que ton grand tout a commencé. Il avoue de même que la matière créatrice, en quelque sorte épuisée, a été rendue à sa primitive inertie. Il combat les erreurs de ceux qui ont voulu tirer l'univers, le Ciel, la mer, la terre, les fleuves, les animaux, les minéraux et les végétaux de la situation du mélange et du mouvement réciproque des élémens, et il conclud qu'il ne seroit jamais résulté de cette confusion même des élémens, qu'un mélange étrange et confus d'air, d'eau, de terre, de feu et de substances incompatibles de leur nature entre elles, et

pour leur fin. Mais explique-t-il mieux l'éternité de ses atômes et de leurs diverses déclinaisons, les merveilles, la nature, les espèces et la destination des êtres créés? Ah! philosophes insensés, matérialistes aveugles, qui ne raisonnez, qui ne bâtissez que sur des erreurs, en voulant créer le monde des mains de la matière elle-même; ses propriétés connues, et essentiellement inertes, s'élèveront toujours contre les tentatives et les aberrations de vos génies. Au tour de cette matière, dans ses considérations et sa composition, vous rencontrerez d'éternels et insurmontables écueils, et malgré vos recherches, vos veilles, vos méditations et vos explications, la sagesse et l'immortelle raison de l'esprit humain ne cesseront de reconnoître et de déplorer vos terribles et mémorables naufrages. Docteurs immoraux, matérialistes effrontés de ce siècle, où sont les vérités que vous avez substituées à la vaine science de vos antiques maîtres? Entendez-vous mieux la création des êtres, leur ordre, la liberté, l'intelligence humaine, le principe et la fin de toutes choses? Encore Épicure avoit admis une intelligence souveraine, et reléguoit ses dieux, à la vérité, dans la plus lâche et la plus inutile oisiveté pour la conservation et le gouvernement du monde; mais vous êtes bien plus savans et bien plus habiles dans vos conceptions et votre morale sublime, matéria-

listes, athées, pour qui tout est mort dans la Nature; vous méconnoissez toute divinité : vous effacez son nom et les impressions de sa main toute-puissante de dessus les ouvrages qui les portent et les publient le jour et la nuit depuis leur origine : vous brisez dans son Ciel le trône de l'Être suprême : vous ne voulez plus que la terre soit l'escabeau de ses pieds ; qu'il assemble et sonde les mers ; qu'il lance ou qu'il vole sur les ailes de la foudre ; qu'il commande aux vents ; qu'il fasse couler les fleuves ; qu'il impose le calme, ou qu'il dirige la furie des mers, vous ne voulez point d'une autre vie, ni pour l'homme juste, ni pour le méchant ; vous ne voulez pas plus de Cerbère, des furies, du tartare ténébreux, des flammes dévorantes qui s'échappent de ses horribles bouches, des flots noirs et fangeux du Cocyte, et de l'enchanteur élisée de l'antiquité, que de l'huile des chaudières éternelles, de l'enfer des prêtres égarés du Christ, qui n'a établi que des flammes et des grincemens de dents éternels pour les scélérats qui auront tourmenté leurs semblables, détesté la justice et la vertu, et fait l'horreur du monde. L'homme de bien, le sage et le juste seront redonnés comme vous à la mort, à la terre et au néant. Vous ne voulez plus ni culte, ni ministre, ni récompense, ni Ciel pour les couronnes et le repos de la vertu. Aussi je vous abandonne, monstres,

à l'exécration du genre humain ; je vous abhorre. Nature, ces hommes sont dans ton sein l'effroi de la justice, de la morale et de la paix parmi les hommes. Je ne peux plus compter sur ma vertu pour garder ou sauver ma liberté : mes jours s'ils le veulent, n'échapperont ni à leurs violences, ni au fer. Ils n'ont plus de conscience qui les juge, les punisse ou les déchire : tout ce que j'ai de plus cher au monde leur appartiendra, quand ils pourront ou seront les plus forts. La pudeur, la chasteté, la foi conjugale, celle de l'amour honnête et pur, les devoirs moraux et civils, l'obéissance aux loix, le respect de l'ordre social, l'honneur, l'amour de la patrie et du bonheur ne seront dans leurs bouches que des mots insignifiants et vuides de choses, tant qu'ils ne trouveront pas de moyens de se contenter, de s'élever, d'asservir, de détruire et de régner pour l'opprobre et l'esclavage. Encore une fois, monstres, qui seriez même en horreur aux peuples les plus sauvages qui adorent jusqu'à des démons, je vous fuis, je vous abandonne à l'exécration universelle qui doit vous envelopper, vous poursuivre et vous punir en quelque partie du globe que vous habitiez, et que vous affligez sûrement par vos crimes. Nature, je me replonge dans ton sein : je reviens à tes merveilles, et je me prosterne.

Et d'abord quelle est cette nuit calme et sombre,

bre, où tout dort parmi les astres animés ! je me trompe : les méchants dorment-ils ? ils sont toujours là ; ils ne veillent que pour conjurer la ruine des peuples, ou la perte de l'homme juste et vertueux. Ils seront dévoilés ; ils seront condamnés, proscrits, ou mis à mort. Les méchants ne sont pas effrayés tant qu'ils marchent dans les ténèbres, tant qu'ils conspirent, tant qu'ils vivent. Ils ne se jugent, et ne se voyent ce qu'ils sont que sur l'échafaud.

L'homme ami du juste, de l'honête, et des lois, repose seul du sommeil d'une conscience pure. Il est dans tous les instans de sa vie à ses devoirs ; il se suffit partout à lui-même et à sa conscience. Il ne craint ni les fers, ni les poignards, ni la mort. Dans tous les climats et en toutes circonstances, il vit, il veille, il dort avec la même tranquilité d'ame. Il gémit des injustices. S'il en éprouve, il est fort pour les supporter. Il obéit dès que la loi lui commande ; sil souffre, il se tait. Si les disgraces s'accumulent, il n'en sera point abbatu, il leur résistera. Il les voit comme le bonheur dans la nature ; il ne s'affoiblit, il ne se corrompt, il ne se pervertit, il ne se dément jamais. C'est le vrai citoyen, le vrai sage, le juste ; c'est enfin l'homme de la vertu.

Vaste luminaire des nuits brillantes ! flambleau, qui blanchis à nos yeux tous les objets que tu

éclaires, ô lune qui m'attires à des méditations également soutenues et profondes, la main qui t'a posée sous la voute étoilée ; qui règle tes influences dans la nature ; qui préside à tes phases, à tes oppositions et à tes révolutions sur nos têtes ; cette main me découvre encore la puissance souveraine d'un maître qui t'a dit : *tu partageras avec l'astre du jour le règne dans les cieux, et les fonctions alternatives d'éclairer la terre.* Lune, que je contemple ; qui me parles aussi avec tant de force de la main qui te lance et te dirige, tu effaces par ton rapprochement le cortège magnifique des corps lumineux qui s'enfoncent loin de toi dans l'espace, qui éclairent aussi leurs mondes ; qui nous étonnent les uns par leurs constantes apparitions à nos regards, et les autres par leurs retraites et leurs retours prévus et souvent soumis à nos justes calculs ; Lune, qui dans la nature développes, favorises, précipites ou retardes la génération d'un grand nombre d'êtres, tes bienfaits devoient ils échapper à la reconnoissance des mortels, et pouvois-je ne les pas célébrer par mes chants dans cette hymne ? je le sçais, ta lumière de répercussion qui inspire le recueillement, et des réflexions sublimes sur ta destination, n'est pas toujours utile à la beauté des nuits dont tu chasses par ta présence les ténèbres. Le crime t'épie avec la scélératesse de ses projets, et la fé-

rocité de ses poignards. Le vol, le meurtre, et le sang t'invoquent plus souvent que la vertu accoutumée à renvoyer au jour l'exécution de ses desseins, comme de ses actions, et l'accomplissement de ses devoirs. Nuit silencieuse, où les vents se taisent; où les ombres épaissies repoussent la vague rutilation des astres, et dominent dans les airs, qu'apperçois-je et qu'entends-je encore! je vois les animaux perfides altérés de sang s'elancer de leurs affreux repaires; quitter les forêts; parcourir les champs ou même les bois; y chercher des victimes de leur rage, et les immoler par la ruse, ou *par le droit du plus fort*; droit toujours horrible dans la nature, père de tous les forfaits; droit infâme dans la main de tous les tyrans; qui a commencé avec le monde et qui ne finira qu'avec le monde. Il tue dans les villes; il assassine; il égorge les hommes dans les camps, et dans les armées. Il ne s'effraie point du nombre des cadavres, du deuil des familles, de la consternation du genre humain; il dédaigne la légéreté des prétextes; ce droit des enfers ne s'établit donc que par l'esclavage et sur des ruines? Et toi aussi liberté sainte, liberté civile, et des hommes, qui sentent la dignité de leur être, tu as *ton droit du plus fort*; mais pour l'honneur, et la paix des nations; c'est à ta suite le seul droit qui légitime l'usage du fer et des armes qui absout du mas-

sacre des satellites de la servitude, et qui justifie sous les coups des hommes libres la puissance de la mort. Liberté chérie de tout ce qui respire dans la nature, inséparable surtout du cœur de l'homme ; passion noble, la plus constante et la plus héroïque, les momens sont venus : le genre humain est prêt à se lever tout entier pour se ranger sous tes enseignes, et respirer sous tes tentes. Il renonce aux mauvaises mœurs, aux vains titres, à la fortune, au luxe, à toutes les commodités de la vie, s'il faut qu'il obéisse à d'autres maîtres qu'à toi ; s'il faut qu'il respecte d'autres lois que les tiennes, comme aux premiers jours du monde, le genre humain redeviendra sauvage ; il promenera ses mobiles maisons sur des chariots. Les bois, les forêts, les cavités des montagnes redeviendront la demeure ordinaire de l'homme. Il ne se vêtira plus que d'agrestes feuillages ou de peaux dures. Il fera plus ; si la nécessité l'exige, il marchera nud ; il broutera l'herbe ; il broyera le gland, plutôt que de poser ses armes ; plutôt que d'abandonner les trônes oppresseurs, et ne pas briser tous les sceptres, qui ne seront point ton sceptre et tes loix. Liberté auguste, immuablement établie pour le bonheur et le repos de l'univers ; c'est alors que l'univers lui même sera *ton temple* ; que nos concerts et nos hymnes à la majesté de l'éternel, et à la magnificence de ses ouvrages dans la

nature, seront dignes de l'homme fier, invincible, juste, et partout vertueux.

Nature, la liberté appartient tellement à tout ce qui vit, sent, ou a de la force dans ton sein, qu'il n'y a que les corps passifs, immobiles, les masses inertes, qui ne tendent pas à s'échapper, à rompre leurs liens ou leurs digues, à s'élever au-dessus de tous les obstacles, à renverser toutes les résistances. Les mers frémissent et mugissent dans leurs bornes; les fleuves s'indignent de rouler dans des lits qui les resserrent. Les eaux comprimées s'élancent dans des canaux étroits vers les nues; l'animal féroce se meurtrit dans les fers; le plus doux s'y dégrade, ou y meurt; l'arbrisseau courbé par l'art dans nos vergers envie la liberté vigoureuse du pin altier sur la cime des montagnes, ou voudroit imiter la fierté du chêne antique et robuste dans nos forêts. Libèrté divine, ame énergique de tout ce qu'il y a de plus beau, de plus distingué et de plus mâle dans la nature, salut à toutes tes qualités, à toutes tes forces, à toute ta grandeur.

je rentre dans les ténèbres de la nuit, dont les crimes du droit du plus fort m'ont fait sortir pour quelques momens. O nuit, je reviens à tes voiles qui ne sont pas toujours déshonorés par des forfaits. C'est aussi dans tes ombres que la vertu respire souvent avec plus de jouissance d'elle même;

c'est dans tes ombres que se cachent les tendres amours, qu'ils promènent leurs desirs, leurs vives inquiétudes, leurs allarmes. Dans tes ombres ils deviennent heureux ; leurs agitations, leurs élans se communiquent avec plus de flâme ; les baisers ne se comptent plus ; les grâces ont dénoué leurs robes flotantes ; elles ont ôté leurs ceintures ; elles n'ont plus d'agrafes, ni d'épingles qui commandent des réserves, ou les glaces du respect ; les grâces sont enfin elles mêmes dans l'alcove, sous les officieux rideaux des amours. Les grâces y prodiguent leur sensibilité, leurs caresses douces et voluptueuses ; les grâces se souviennent qu'elles naissent et vivent pour l'ornement de la nature et le bonheur du monde, et les amours délicats, reconnoissans et vifs récompensent et couronnent avec transports les grâces. O nuit de délices, de volupté, et d'honneur, car la modestie, la vertu et l'honneur n'abandonnent jamais les grâces, jusque dans les bras des amours ; nuit céleste, c'est vraiment toi qui alors ordonnes, embellis et consacres les plus touchantes, et les plus dignes fêtes des amours.

L'épouse perfide, l'amante infidèle profitent de même de tes ténèbres, elles trahissent leurs devoirs et leurs sermens. Eh ! pourquoi, femmes insensées et cruelles pour les malheureux qui vous aiment encore, que vous trompez, dont il vous

est libre de vous séparer, plutôt que de vous parjurer ; pourquoi ces mystères, vos mensonges et vos ruses? les amours chastes et purs vous désavouent ; l'honneur vous rejette, vos plaisirs, vos satisfactions, vos jouissances sont infâmes ; vos licences, autant d'attentats à la seule morale de la nature, et autant de coupables adultères. Prenez y garde la rage est dans le cœur de ceux que vous outragez, qui vous veillent et qui vous suivent. Le poignard de l'assassin que votre audace et votre impudeur ont décidé, est levé : malheureuses ! ce poignard ouvre votre sein ; vous tombez, vous êtes palpitantes, l'horreur vous poursuit et est votre bourreau ; vous expirez, déchirées par vos remords, et victimes de vos perfidies ; votre sang qui coule effraye les amours. Ah ! vous étiez nées pour eux et la vertu ; pourquoi avez-vous préféré de vivre pour le crime ?

Vous ne périssez pas toutes, femmes volages et criminelles ; je vous vois : le sommeil ne fait que glisser sur vos paupières. Le coq du matin, ou la pendule vous donnant l'éveil, les premiers rayons du jour avertissent *Venus* de ses dangers, des précautions qui lui restent à prendre, le séducteur entend Vénus ; il baise des yeux encore avides de volupté, qui se referment pour quelques instans : on lui dit enfin avec le cri de la peur d'une surprise : *Sortez vite.* Les verroux ont tourné

sans bruit : *Vénus* reste seule : elle n'a plus de craintes : si elle n'est pas en paix avec la conscience qui la juge, les traces de la perfidie et de son opprobre ont disparu, on ne peut plus l'accuser.

L'Aurore éclate déjà sur l'horison ; le soleil monte et s'avance à pas de géant pour verser sur toute la nature les torrens de sa resplendissante et féconde lumière. La fidelle et jeune épouse se lève à son tour : son front pudique atteste l'innocence et la pureté des plaisirs qu'elle a donnés et reçus : sa beauté paroît plus vive. La sage épouse, comme la chaste amante, sont toutes deux ravissantes et radieuses. Les amours font l'ornement de leur maison, les délices des mortels qui les adorent, et ces délices ne cèdent en rien a ceux du ciel ouvert, et connu sur la terre. O nature ! restons toujours avec toi ; toujours dociles à tes inspirations, et à ta voix, et l'homme n'aura plus que des vertus actives et douces à contempler en lui : tous les actes de sa vie que les vertus auront dirigés et épurés, ne seront plus que les jouissances intimes du vrai bonheur.

L'homme ! qu'ai-je dit, ô Nature ! c'est pour lui que l'évidence et la raison nous découvrent, que toutes tes merveilles ont été créées ; il en est la plus grande et la plus incompréhensible. Eh ! que seroient les cieux, ton soleil, ta lune, tes astres, et

tes autres soleils disséminés par millions dans l'espace ? que seroient tes mers qui ceignent et séparent les deux mondes : tes montagnes, tes vallons enfoncés, tes coteaux riches, tes prairies, tes moissons, tes fruits abondans, tes profondes et utiles forêts, tes vastes plaines, si l'homme n'éxistoit dans ton sein, s'il ne levoit un front noble vers le ciel pour admirer tant de prodiges de la création; pour en reconnoître, pour en adorer l'auteur tout-puissant; pour en chanter les louanges; si l'homme avec son intelligence sublime, et son ame immortelle ne sentoit, ne jugeoit que son auteur a tout fait, tout ordonné, et tout soumis à ses volontés et à ses jouissances ?

Mais l'homme à son tour ne perd-t-il jamais de vue ses hautes destinées ? Nature, est-il toujours ce qu'il doit être, et ce que tu veux constament qu'il soit ? d'ou vient ses vices et ses crimes sont-ils ses malheurs ?

Quel spectacle douloureux, grand Dieu ! que la terre livrée à la tyrannie, et aux dissentions déchirantes et éternelles des hommes ? où tendent, où se reposeront ces furieux ? Nature, ils déshonorent ton plus bel ouvrage. Les passions les agitent, ces furies de leurs cœurs, l'ambition des richesses, des honneurs, de l'autorite souveraine, de la gloire, les dévorent. Ils ont horreur de la pauvreté à laquelle les préjugés barbares de leurs sem-

blables ont attaché l'ignominie et le mépris ; ils la fuyent ; pour éviter la faim et les lambeaux de la pauvreté, ils deviendront méchants, scélérats : ils n'épargneront pas le crime ni le sang, pour atteindre la fortune. Cette audace et cette intrépidité dans le crime seront bien plus funestes à la terre, si elles animent des nations entières contre des nations.

Les peuples dans toutes les parties du monde vont rompre entr'eux l'harmonie et la paix ; ils vont se choquer et se détruire, pour commander et régner. Je les vois en effet allumer dans leur folie les funèbres torches de la guerre ; ils consument par d'affreux incendies leurs villes et leurs foyers ; les pestes, les famines désolent leurs mers et leurs champs ; les fleuves regórgent de leurs cadavres ; les mers sont rougies de leur sang, et leurs plaines dévastées, sans fruits et sans moissons, n'attestent que des désastres, n'offrent que des ruines, et pendant des siècles, les irréparables ravages du fer et de la mort. O guerre, exécrable fléau de la terre et du genre humain ! comment te définir, où trouver ton origine? ah! cette origine vient des passions mêmes qui nous enflamment pour l'or, pour l'orgeuil de dominer, de subjuguer, d'écraser, et d'étonner le monde. Ton sceptre est celui du fer, de la force, du sang et des ruines. L'homme à ta suite oublie qu'il est né pour vivre. Il n'aspire

plus qu'à donner ou recevoir la mort. L'esclave qui se dépouille des sentimens les plus chers, qui se bat, qui chérit son avilissement, qui veut s'élever, affermir, ou soutenir des trônes au pied desquels il rampe, il est dégradé, il est nul : cet homme méconnoît sa nature, sa dignité : l'insensé tombe et périt, ô guerre! dans tes batailles, comme la bête féroce sortie de ses repaires, et des antres des forêts pour dévorer, succombe et est tuée elle même. Le soldat seul de la patrie et de la liberté porte dans ses mains les instrumens de sa noblesse et de sa grandeur par les armes. Il agite les glaives, les haches de sa fierté et du vrai courage; ses foudres ses tonnères ne grondent, ne menacent et ne frapent jamais en vain. O guerre! à lui seul, à l'homme, au soldat de la liberté appartient le droit de ne vouloir point de maître; de les épouvanter, de les vaincre tous, et de dire à l'univers invité à devenir libre aussi partout où les hommes ne le sont pas : la liberté ou la mort à tous les esclaves, à tous les ennemis de la dignité du genre humain, à tous les tyrans.

Nature! quoique la guerre soit au rang des désordres, des pestes et des fléaux qui affligent et déchirent le monde, jamais pourtant la cause n'en a été plus glorieuse qu'en ces jours de réunion, de force, de courage et de triomphes du peuple français; continue, Être suprême, à y joindre la puis-

sance de ton bras et les feux de ta colére. Vents, déchainez-vous sur les mers, pour briser les mâts, pour mettre en pièces les voiles qui ne sont tendues que sur des têtes esclaves et viles. Flots indignés et soulevés dans vos abîmes, engloutissez les satellites de la servitude, ou gardez-vous de seconder leur route', ou leurs efforts Monts orgueilleux, inabordables et glacés, que nos soldats affrontent et qu'ils franchissent, ébranlez-vous sous les armes et les pieds des hommes libres? abaissez-vous, ou roulez du même choc avec eux, sur tous les sceptres, et les trônes qui asservissent, ou écrasent le monde. Descends ensuite des cieux dans toute ta magnificence, ô répos si doux à la terre, fille de l'éternel et du bonheur, adorable paix! montre-toi enfin avec ta corne d'abondance, et tes olives à la main? sois couronnée des riches épis de Céres, de tous les fruits de Pomone et des trésors de Bacchus; que nos campagnes ranimées et fécondes te dressent partout des autels; que le lait et le miel, comme dans les premiers jours du monde, comme dans l'âge d'or, coulent d'eux mêmes dans nos champs, et sur les buissons; que la pauvreté, la misère, l'indigence et les besoins disparoissent; que l'égale et touchante fraternité unissent tous les hommes; qu'il n'y ait plus de superbes parmi eux; qu'un simple toit, qu'un petit champ bien cultivé suffise à la modération, à la

vertu Républicaine ; que les mœurs serrent les nœuds de la foi conjugale , et des amours ; que les perfidies , les adultères cessent de déshonorer les plus doux liens de la nature ; que la beauté regne par la pudeur et la chasteté ; que les amans , que les époux soient fidèles ; que la basse envie rentre dans les enfers avec les haines et les vengeances , qui n'en sont vomies que pour le malheur de l'homme. Paix toute céleste et divine ! que les mortels s'accoutument désormais tellement à gouter tes bienfaits et tes charmes, qu'ils mettent au nombre de leur plus grande infortune , la nécessité de sortir encor de tes temples , de négliger , ou d'abandonner ton culte et tes autels !

Nature , c'est aussi dans la paix , et sous le règne de la paix , que les arts et les siences , l'ornement et la gloire d'un peuple libre et puissant , fleurissent ; qu'ils méditent , qu'ils observent , qu'ils célèbrent tes miracle . Ah ! sans les arts et les sciences , la barbarie ramene l'homme à l'insociabilité , au seul amour de lui même , aux seules inquiétudes de ses besoins , au seul sentiment de ses forces et de l'abus qu'il en peut faire Il n'a plus , sans les arts et les sciences , le goût du beau , du juste , de l'honête et de la vertu. Il est brute , il est sauvage , il ne veut point de lois : il les déteste ; Son gouvernement ne tient qu'au vol et au pillage. Sa vie errante le lui commande ; il ne vit,

il ne pense à vivre et à se conserver que pour lui ; il jouit de tout : il abuse de tout. La mort même n'est pour lui qu'un instinct brutal et féroce ; il ne raisonne pas : il ne connoît rien : il est homme : il est animal : il boit, il mange, il dort : il veille, il attaque, il tue, ou il est tué : il n'existe plus.

L'homme civilisé, l'ami des arts et des sciences est l'ami des loix, des mœurs, et du bonheur public, sans lequel le sien ne peut ni subsiter, ni se concevoir. Nature, il étend avec toi toutes ses facultés, toutes ses jouissances. Il perfectionne toutes ses idées, toutes ses inventions. Il interroge tes secrets dans le sein de la terre. Il y découvre tous les minéraux que tu y recèle pour ses usages et ses besoins. O combien la terre offre à l'homme d'objets dignes de ses recherches, de ses méditations, de ses études et de ses veilles ! combien les entrailles de la terre sont riches et fécondes ! je t'en vois tirer, or funeste au genre humain, pere des crimes, et rarement l'appui ou le soutien des vertus. En retour, presque tous les vices, la débauche, l'orgueil, l'avarice, le luxe revendiquent ton éclat et ta puissance. L'argent, comme toi, sort des flancs, ou du sommet des montagnes, or, argent, métaux corrupteurs, maudits des vertus et des mœurs pures, quel mortel pervers et insensé vous a le premier distingués, travaillés, épurés, vantés, et a dit aux nations sé-

duites : voilà vos forces, les commodités de votre vie, vos grandeurs, vos dignités, vos sceptres, vos décorations, vos trônes et vos Dieux. Devant l'or, devant l'argent, la bonne foi, la candeur, la vérité, l'honneur, la sagesse, la pudeur, l'innocence, et les lois les plus saintes, les engagemens les plus sacrés se tairont, s'évanouiront. Les peuples se soulèveront, se choqueront, se détruiront. Le monde entier en recevra des secousses et en sera désolé. Kiener

Et toi, fer disséminé par toute la nature; dont la dénomination seule épouvante l'imagination, et frappe si durement l'oreille; les mines où tu te composes et qui te recèlent en plus grande abondance s'enfoncent et se cachent aussi dans les entrailles de la terre. Ce sont nos mains cruelles et nos forfaits qui pervertissent les diverses transformations pour lesquelles la nature te donne les qualités étonnantes dont l'homme sage n'auroit jamais dû se féliciter que pour féconder le sein de la terre par le soc régénérateur, et enrichir par les découvertes des sciences et des arts les peuples industrieux, et amis de leur bonheur. Mais non! des barreaux, et d'horribles verroux tournés avec fracas en tout pays, chez toutes les nations, contre la liberté des hommes; des glaives assassins, des poignards, des bouches à feu, des chaînes, mille autres instrumens destructeurs et sacrilèges ont

déshonoré tes destinations primitives. O fer ! cesse de couler dans nos fournaises ardentes pour le deuil et la perte du genre humain. Ne sois cher au laboureur, à nos manufactures, à nos vaisseaux que pour la fortune publique. Qu'avec toi les chefs-d'œuvre de nos arts, les inventions et les cris de nos besoins nous rappellent sans cesse aux bienfaits et aux vraies richesses de la nature. Et vous tous métaux et minéraux, mélanges infinis d'aggrégations composées ou simples ; ouvrages lents, merveilleux et indéfinissables des sels, des esprits, des germes et des principes cachés que varie, que féconde, que multiplie et dont nous étonne la terre, vous affoibliriez la chaleur, vous embarrasseriez les mouvemens de cette hymne, si ma plume s'attachoit à vos noms, à vos formations, et aux divers prodiges qui sont presque inséparables de vos qualités et de vos substances. Les sciences vous ont observés, les sciences vous connoissent, vous composent, vous décomposent, vous font renaître ou vous détruisent ; je me contente donc de vous placer au rang des miracles de la nature. Je ne pouvois que vous indiquer, et je m'arrête, pour vous rendre aux méditations aux travaux, aux découvertes, et à la puissance des arts et des sciences qui ne cessent de s'occuper de vous et qui vous maîtrisent. Il n'est cependant point encore temps, nature, de quitter les entrailles,

trailles, et le sein de la terre. Les créations ne s'y peuvent définir, classer, ni dénombrer toutes. Elles confondent l'intelligence humaine ; elles surpassent les forces et l'activité du génie le plus vaste, le plus pénétrant, et le plus fier à les poursuivre. Il faut s'écrier : ô profondeur, ô mystères inaccessibles aux tentatives, à la plus sagace et infatigable curiosité des hommes ! et ces antres, ces cavernes de souffre, de salpêtre, de bitume et de feux qui se combinent, qui se mêlent, qui se tournent pour des éruptions violentes et terribles, qui déchirent enfin les entrailles de la terre, qui lancent par torrens dans leurs chocs épouvantables et avec effort vers la voute céleste les pierres, la fumée, les cendres des rochers dévastateurs, qui ébranlent les fondemens du monde, et le menacent de sa ruine ; et ces feux éternels et bienfaisans qui circulent dans toutes les veines de la mère commune des êtres, échauffent, animent, distribuent ses sucs salutaires à toutes les semences, à tous les arbres, à toutes les plantes, à tous les graminées, à toutes les fleurs, à tous les fruits. Nature, explique-nous quelle main secrete et souveraine enfante, soutient, ordonne tant de contradictions apparentes, mêle les épuisemens, les ruines, à des réparations continuelles, à tant d'œuvres magnifiques, et perpétue dans lès siècles tant de prodiges. Le sein de la terre ne renferme

pas toutes les merveilles du Dieu qui se joue de les entasser, de les multiplier autour de l'homme, sous ses pieds, et de les manifester sans cesse à ses regards. Nature, le spectacle ne va que changer sur la surface du globe où tu m'as jetté nud au milieu de tes grandeurs, de mes besoins et des larmes ; où je vis pour t'admirer ; où je souffre pour mourir, et où les plaisirs rares s'éloignent si souvent du premier, du plus inexplicable, du plus parfait des êtres, et satisfont si peu les agitations, les immenses desirs de mon cœur. De ces graminées qui couvrent la terre, qui ont la vie et le sentiment de leur éxistence ; qui nourrissent de leurs racines, qui dérobent à nos yeux des millions de tribus de volatiles imperceptibles, ou d'insectes qui rampent sous leur feuillée ; que nous n'appercevons quelquefois que pour deviner ou soupçonner encore plus de miracles que ceux qui étonnent et confondent nos esprits attentifs ; des fleurs que les premiers rayons, et les perles de l'aurore développent et caressent dans chacune de leurs saisons au matin ; qui émaillent nos vastes prairies, ou nos riches vergers ; des mousses même, nature ; car tu ne produis rien d'indifférent ou d'inutile, des mousses même qui tapissent d'un verd d'émeraude lorsque le soleil se retire de notre hémisphère, et au milieu des frimats et des glaces des rochers éclatans sur les précipices

ou sur la cime humide des monts, ou qui servent de riche bordure au sommet de nos fossés, ou au pied des murs de nos villes et de nos champs. Je passe à la contemplation de ces plantes qui sont de tes semences et de tes productions, ou qui sont imprégnées des sucs les plus dangereux et les plus funestes. Aussi, les uns nous ramenent à la vie, ou nous la conservent, et les autres nous conduisent à la mort. O simples, herbes, racines précieuses, répandues par toute la terre; croissez, pour le salut du genre humain et des animaux que le ciel a destinés à le servir, à l'aider dans ses travaux ou à le nourrir : multipliez, ne vous dérobez point à nos recherches, à la culture de nos mains, et à notre amour; secondez les distinctions, les préparations, les expressions et les applications des sciences et des arts, sur les plaies ou les maux qui attaquent nos foibles jours, ou qui empoisonnent par la douleur notre misérable vie : que des yeux attentifs et exercés à vous connoître, vous marquent, vous classent et vous consignent avec vos espèces et vos qualités, par des registres immortels : que votre nombre par nos découvertes s'accroisse, s'il est possible, à l'infini. Que des mains habiles vous recueillent, vous transplantent des deux bouts du monde au milieu de nous, dans des enceintes et sur des terreins réservés pour vous réunir, pour vous cul-

tiver, vous admirer, et vous conserver. Et vous aussi, simples vénéneux, poisons, liqueurs, sucs pestilentiels, végétaux qui ne renfermez que des semences de tortures, de destruction et de mort, je vous appele. Je serois tenté de vous charger d'exécrations, de vous maudire dans tous les siècles, si je ne craignois d'errer, et de blasphémer à tort aucun des dons, aucune des créations de la nature. Eh! ne le sais-je pas déja? végétaux, minéraux, animaux qui nous effrayez avec raison et qui pouvez nous tuer par vos émanations et vos semences cruelles, de vos poisons mêmes sortent souvent des secours et des remèdes pour la vie. O homme! vois, observe; médite, crains seulement les erreurs en tout: avance, profite de ta divine intelligence, remercie le ciel, et ne blasphême jamais en rien la nature.

Promène maintenant avec moi tes regards sur ces plaines ondoyantes et magnifiques qui s'étendent et se prolongent, pour t'inspirer en même tems de l'admiration et de la reconnoissance. La terre s'est chargée de moissons destinées à te nourrir et à t'enrichir. Est-elle dépouillée de ses premiers trésors? d'autres succèdent. Les animaux des airs qui tombent sous le plomb fugitif de ton fusil: ceux de la terre, d'innombrables troupeaux s'élancent et se répandent sur les guérets, s'y repaissent des nouveaux bienfaits de la terre,

y bondissent, s'y engraissent, ô homme, pour t'alimenter, pour te vêtir, approvisionner tes campagnes, tes villes, pour charger de leurs riches dépouilles tes vaisseaux sur les mers, ménager d'heureux échanges avec les nations et entretenir ainsi la paix et le bonheur du monde.

Je monte sur les coteaux, je les parcours. Nature, de combien d'autres fruits et de richesses tu m'environnes ! Tes vendanges me promettent l'abondance et cette liqueur si chere à la vieillesse qu'elle fortifie, qu'elle ranime; au jeune homme, à l'âge mûr, dont elle soutient les forces, pour les violents et durs travaux; au malade affoibli ou même près d'expirer qui lève ses yeux mouillés de larmes vers le ciel; et qui sent que, s'il est sur les bords de la tombe, une goute tombée sur son cœur, portée dans ses veines, peut en chasser les glaces de la mort, et le rendre à la vie, à une tendre amante, à un père, une mère, à une épouse, à toute une famille désolée et désespérée.

Arbustes de tout rang et de toute espèce, qui garnissez nos bois et nos forêts, qui décorez nos parcs et nos jardins; Plantes vimineuses, qui n'êtes pas les moins belles et les moins riches dans la nature; qui ne vous trainez sur la terre, qui ne vous élevez sur nos murs, qui n'embrassez nos échalats ou nos arbres, que pour nous y prodiguer des fleurs, des fruits, des om-

brages, des retraites solitaires, des décorations en feuillées flotantes, aussi souvent utiles que récréatives : je vous reconnois et je vous chante aussi, avec le reste des richesses et des productions magnifiques de la nature. Elle a communiqué à chacun de vous ses principes de vie et ses desseins ; vous y êtes constamment fidèles.

Et vous, Palmiers, Sapins, Cédres sourcilleux qui dominez sur tous les végétaux, qui couronnez les monts sous les deux pôles ; qui y bravez les nues, et les feux des orages ; qui vous défendez contre la furie des vents ; qui rassemblez les vapeurs élevées du sein des mers, ou de celui de la terre ; vous qui, dans des climats abrités, réchauffez les mortels ; qui, dans d'autres, rafraîchissez les airs ; qui occasionez et précipitez leurs courants vagabonds et salutaires ; la nature vous a fait naître encore pour d'autres usages, pour d'autres ressources dans les besoins, dans les désirs que multiplient et qu'irritent au cœur de l'homme, ses passions fougueuses. Les ans ne vous écrasent pas de vieillesse ; ils vous élèvent, ils vous fortifient. Vos troncs vigoureux, sur les amphithéatres imposants que vous déployez vers les plaines, n'ont à craindre que la cupidité, l'audace, et la hache des hommes. Elle vous frappe ; elle vous renverse : des bras nerveux vous roulent du haut des sommets qui

vous ont vu croître, et dont vous étiez l'ornement : Neptune et Amphitrite vous demandent des vaisseaux et des mâts, pour affronter leurs périls, leurs sables et leurs abîmes. Nature, je frémis ! n'as-tu séparé les deux continents, par les précipices des mers, que pour repaître de nos cadâvres, les monstres qui les habitent et qui les peuplent ? que pour y mettre éternellement aux prises, avec tous les élémens, ces avides et intrépides mortels, qui en veulent aux dépouilles et aux trésors des deux mondes ?

Nature, je descends des montagnes ; j'entre dans nos bois, dans tes immenses forêts ; et je m'arrête. j'y trouve partout le mélange soutenu de tes biens, de nos maux, et la majesté de tes créations. C'est dans les bois, dans tes épaisses forêts, comme sur la cîme escarpée des monts, que l'esprit humain électrisé s'aggrandit, s'élève, se sent plus près de toi, et des œuvres admirables de ton auteur. C'est au sein des bois et des forêts, qu'un profond silence épure toutes les pensées, assoupit toutes les passions de l'homme ; le rend à lui-même, à son néant, et porte vers les cieux l'ame immortelle, qui aspire continuellement à y recueillir les récompenses de la vertu, et à s'y reposer. Les alimens indispensables au feu de nos foyers ; les toits de nos édifices, de nos maisons, de nos cabanes, de

nos tours, de nos greniers et de nos granges ; les durs affûts de nos canons terribles ; les trains de nos charues fécondes, les matières brutes de nos tables, de nos lits, de nos voitures, de mille autres ouvrages que le génie des hommes a coutume de façonner et de perfectionner, sous la main industrieuse des arts, sortent des masses noirâtres et sombres des bois et des forêts.

Vous en sortez aussi, Animaux, Bêtes féroces de toutes figures et de toutes formes, qui nous menacez dans votre faim, ou dans vos furies : mais nos forces, notre courage, nos moyens, nos armes vous attendent, vous épouvantent. Si vous attaquez, monstres, vous êtes vaincus ; vous êtes frappés ; vous tombez, étendus et percés de nos coups, à nos pieds. Je ne l'ignore pas, vous devenez les sépulchres vivans de quelques victimes : mais elles étoient sans armes, et vous les avez surprises. Retournez donc à vos repaires ; ne cherchez plus à vous mesurer avec l'homme : vous êtes tous placés sous sa domination. Vos couleurs tranchées, vos odeurs fortes, vos rugissemens, le feu de vos yeux, vos formes, vos cris perçans, aigus ou sourds, et souvent prolongés dans l'horreur des nuits, vous annoncent tous et vous trahissent de loin. Mais vous attaquez, vous déchirez, vous dévorez parmi vous dans d'autres espèces, les plus timides, les

plus innocens et les plus foibles. O monstres ! voilà l'abus de vos instincts, de vos forces : et le sang coule. L'homme n'a-t il pas souvent à se reprocher, envers l'homme même, de pareils attentats ? Vous êtes entraînés, subjugués par vos fureurs et vos appétits. La nature vous arme et vous précipite, aveugles et feroces Animaux. Vous appartenez presque en naissant, à la guerre, à la destruction, au meurtre les uns contre les autres. Vous tuez, vous finissez aussi par être tués ou avalés dans les eaux, sur la terre et dans les airs, par ceux qui vous poursuivent et vous atteignent. Mais l'homme ! Ce sont autant de crimes, que ses meurtres, ses assassinats et ses violences contre lui-même. Jamais le ciel, ni la nature ne l'ont inspiré pour les forfaits. Ses passions, ses vices seuls l'égarent, font ses malheurs et le perdent. Vices et Passions des mortels, jusqu'à quand, filles des enfers, nous rendrez vous inutiles nos lumières, notre raison, les soulèvemens, les jugemens de notre conscience, et jusqu'à l'amour des vertus ?

Nature, quelles sont ces autres innombrables familles d'êtres vivans, qui fendent de leurs ailes rapides les airs ; qui t'y adressent, et aux cieux qui les réjouissent, leurs cantiques du matin et du soir ? D'autres y chassent et sont cruels. Chasseurs et chassés, je ne vous nomme pas :

vos classes sont infinies. Mais vous éprouvez, comme les mortels insensés, qui vous imitent, les vicissitudes de la force, de la ruse et des piéges ; vous périssez les uns par les autres ; vous dépeuplez, et repeuplez les airs ; vous les purgez ; vous tombez sur la terre : les fleuves voiturent vos dépouilles au sein des mers ; d'autres sépulchres vous attendent dans les eaux, et vous y engloutissent. Les eaux des fleuves et des mers séparent vos parties, divisent vos sucs et vos sels ; elles les volatilisent ou les reportent avec leurs élémens, leurs décompositions, leurs liqueurs et leurs huiles, aux cavernes des Volcans qui s'en emparent, qui les travaillent, et dont les vents et les feux mutinés les rendent ensuite aux déchiremens de l'air, et aux explosions qui épouvantent le monde. Et tels sont, Nature, tes jeux, tes combinaisons, tes forces, tes dissolutions, tes agitations éternelles, et tes prodiges.

Sur la terre je vous aime, je vous admire et vous chante, légions bienfaisantes et sans nombre d'Animaux, qui paissez nos champs, qui les ornez ou qui les labourez ; qui m'alaitez, qui me nourrissez, qui me vétissez, qui me chaussez, qui veillez pour moi, qui me défendez, qui m'aidez, qui me secondez de votre impétuosité ou de votre vîtesse dans les batailles, qui portez mes fardeaux,

et me prêtez les ailes de vos pieds pour parcourir ou visiter l'univers. Vous ne vous traînez pas tous dans la fange; vous ne vivez pas tous de poisons; vous n'êtes pas tous aussi des lions, des tigres, des crabes, des panthères, des loups dévorans, des sangliers énormes, des ours furieux, des caymans, des crocodiles, des léopards, des civettes, des onces, des Jaquals, des hyènes et des condors.

Dans les eaux, vous ne formez pas tous avec les baleines des montagnes effrayantes; vous n'êtes pas tous des murènes, des bécanes, des carangues, occupés sans cesse à vivre de chair, à dévorer les débris des corps portés aux abîmes de l'océan; vous n'êtes pas non plus des coquillages de toute espèce, armés d'outils propres à sucer, à percer, à limer et à broyer, nichés dans les sables, ou hérissant de vos tribus affamées les rochers.

Je vous suis également de l'œil, nuées épaisses d'oiseaux marins. J'entends vos airs multipliés au dessus des écueils; vous voguez tour-à-tour, au gré des lames où vous fixez, en rasant les flots, votre proie.

Nuées d'oiseaux fugitifs et prévoyans, à l'approche des saisons qui favorisent vos voyages, ou dont vous redoutez les frimats; caravanes joyeuses, bruyantes ou babillardes dans vos ras-

semblemens et vos transmigrations, où allez-vous ? Malheureux ! vous fuyez comme nous la mort et vous courez après elle. Vous vous rassemblez ; vous vous lassez ; vous noircissez nos mâts, nos voiles, nos rochers des mers. Le plus grand nombre s'y ensévelit, et le reste arrive à peine. Mais, telles sont tes lois immuables et sages, ô Nature, pour les consonances et le maintien de l'harmonie des êtres, que tu veux conserver, détruire et balancer par leur utilité dans les espèces. Il est rare de voir mourir de vieillesse dans ton sein, tout ce qui dévore, tue, ronge ou vit de destruction. Mortels ! Quelle leçon pour vous ! instruisez-vous, et tremblez. Ce n'est pas moi, c'est notre mère commune qui vous avertit, qui vous enseigne ; écoutez ses lois, et profitez. Quand j'ai dit, Nature, que tu balances, par l'*utilité* des espèces dans les animaux, la multitude des morts de ceux qui semblent naître seulement pour nourrir les espèces les plus propres à tes desseins, et les plus convenables à ta grandeur, j'ai répondu d'avance aux ennemis de la beauté de tes œuvres, et aux calomniateurs de la sagesse de ton auteur. Qu'ils soient ici désabusés ou confondus ; qu'ils sachent que toutes les relations des êtres sont coordonnées aux avantages, aux jouissances et au bonheur de l'homme. Lui seul naît et vit

pour penser, pour dominer, pour user de tout. Aussi, Nature, les observations suivies de l'homme l'avertissent-elles que chaque année voit périr, de la mort à laquelle tu les destines, au moins dans les quadrupèdes, la vingtième partie, et la dixième dans les volatiles. Et s'il en étoit autrement, la terre seroit bientôt couverte de légions qu'elle ne pourroit plus nourrir, ni contenir. Ces légions s'entasseroient de même dans les airs, et sous les eaux. Et tes vues, Nature, sont si constantes et si fortement prononcées, que les instincts, les amours, les guerres éternelles entre les animaux tendent sans cesse vers tes fins imperturbables, et toujours dans les proportions de génération, et avec l'uniformité que tu as établie. Beaucoup n'attendent pas même la fin d'une année. La mouche éphémère n'étend sa passagère existence qu'à la durée de cinq heures, et n'a jamais vu d'aurore.

Et que tes ennemis, tes blasphémateurs, Nature, ne te blâment pas d'avantage sur la multitude des espèces féroces et carnacières. Le plus grand nombre de ces espèces multiplie le moins, et arrive rarement à la décrépitude. Relégués dans les antres, sur la cîme des monts, ou dans les repaires écartés des bois et des forêts, ces monstres divers y servent aussi tes desseins. Ils arrêtent des multiplications que tu

veux limiter, dont la durée déterminée ne doit que rapidement passer sous nos yeux, sans jamais embarrasser ou inquiéter l'homme, après que chaque être a concouru à l'ordre de sa destination, et à te mériter constamment les bénédictions et la reconnaissance des mortels instruits, sages et sensibles.

Si je suis tes diverses ordonnances sur le globe, j'y admire la même sagesse et les mêmes réserves pour tout ce qui est extraordinaire, et au delà de tes mesures et de tes règles communes. J'oppose tes montagnes aux plaines ; tes cedres, tes pins, tes palmiers, aux coudriers, aux hêtres, aux arbrisseaux, aux chênes, aux ormes et au reste des végétaux qui garnissent nos bois et nos forêts ; aux arbres à fruits de toutes les classes, de toutes les statures et qualités. Je réduis tes volcans ; et j'admire les riches et brillans coteaux qui parsèment et embellissent la terre.

Dans les airs, j'abandonne les aigles, les vautours, les éperviers, pour m'attacher aux laborieuses républiques des abeilles ; pour aimer les trésors de leur industrie et de leurs travaux. Je ne vous chéris pas moins, tribus de millions d'autres volatiles, qui naissez, qui vivez et qui mourez pour nous alimenter, ou pour nos plaisirs. Qui diroit vos goûts? Qui peindroit toutes vos formes, vos plumes et vos couleurs ? Qui décriroit vos al-

lures, vos habitudes, vos mœurs, vos sociétés, vos amours, vos unions, vos inconstances? Qui feroit connoître vos chants et vos concerts, vos plaisirs, vos chagrins, vos inquiétudes et vos peines? Hélas! vous êtes, comme nous, dans la nature. Si vous souffrez, si vous périssez, vous n'avez pas la raison de l'homme, ni le sentiment réfléchi de vos douleurs. Vous avez ce supplice de moins dans la vie et à la mort.

Si je lève maintenant mes yeux vers la voûte immense, dont la cavité se creuse sans fin sur ma tête, et embrasse le monde; je me perds dans l'espace. Les éclatans rayons de l'astre de feu, qui y sèment de tous côtés la vie et la lumière, ajoutent une nouvelle énergie à ma pensée. Ils la précipitent jusqu'au sein de l'Eternel, où bientôt elle s'abîme, et dont elle ne veut plus se séparer. Le spectacle du ciel me captive, me ravit; il est majestueux, magnifique; il est pur. Un calme profond règne sur l'océan majestueux des airs. Mais, ô changement et ébranlement subit de cette autre mer tempestueuse, et sujette aux éternelles variations, que les saisons lui communiquent et lui impriment! Air, ô fluide universel, qui, comme le feu, te découvres dans tous les corps; qui meus, soutiens et vivifies tous les êtres dans la nature; le seul des élémens, qui, lorsque le plus long et le plus violent travail par-

vient à te séparer des corps, ne perds pourtant rien de tes propriétés caractéristiques, la force et l'élasticité ; qui demeures inaltérable, lorsque les autres élémens divisés, et séparés des substances où ils étoient admis, tombent en dissolution, et disparoissent ; toi, qui ne deviens jamais palpable ; qui échappes à l'attention et aux poursuites de l'œil ; qui agis et réagis avec une telle force sur les êtres, qu'il n'est point d'obstacles que tu ne puisses vaincre, ni de résistance supérieure à tes luttes mutinées et opiniâtres ; dois-je être surpris maintenant de tes phénomènes et de tes prodiges dans la nature ? C'est au milieu de ton fluide éthéré, que nagent tous les corps célestes dans l'espace ; et je les vois suspendus et rouler sur ma tête avec le bras de l'Éternel, qui en règle les mouvemens et qui les balance. Je ne crains plus ni leurs courses excentriques ni leurs chocs, ni leur chûte pour m'écraser, pour pulvériser, pour brûler, ou rendre le monde au cahos. Le globe que j'habite, où l'homme dans son orgueil s'agite, forme tant de projets, tant de systêmes ; où il est si impuissant, si petit, et cependant si vain, si cruel, si injuste, si souvent avec le crime, les violences, et rarement avec la vertu ; ce globe, ô fluide que je chante et que je célèbre ici, nage lui-même au milieu des torrens de ta force, et de ton expansion illimitée.

Nature,

Nature, ce sont les mêmes tourbillons et pressions de l'air, qui chassent devant l'astre du jour et le flambeau des nuits, ces eaux de la mer qui mugissent dans leurs déplacemens, et qui ne rentrent dans leurs abîmes, qu'au moment où les impérieuses compressions de l'air, qui les en avoient tirées, cessent d'exercer leur empire et ne sont plus présentes.

Et que deviennent les monts, les coteaux, les forêts, les chaumes de nos cabanes, les toîts de nos tours, de nos fastueux ou modestes édifices, aux champs ou dans les villes, si les vapeurs, la flâme et les agglomérations salines, nitreuses et sulphureuses s'agitent, tourmentent, surchargent et bouleversent, par le concours des nuées, les vastes et si mobiles régions des airs. Déjà les vents fougueux frémissent au loin. Des montagnes de glace, de grêle ou d'eau interposent leur noire épaisseur entre la terre et le soleil. Ses rayons ne percent plus jusqu'à nous. La guerre des élémens se déclare ; les mortels pâlissent ; les moissons, tous les fruits de la terre èt de l'année sont en danger. Les masses d'eau condensées s'accumulent, s'élèvent les unes sur les autres, se froissent, se heurtent, s'abaissent sous la furie des vents, s'avancent et siflent avec les tyrans qui les poussent et leur commandent. Le désordre arrive à son comble. Les chûtes, les secousses des nuées

amoncelées sont épouvantables. Leurs flancs caverneux, blanchissans ou rouges, annoncent les foudres et les tonnerres Des froissemens, des déchiremens continuels les laissent échapper, avec les rapides éclairs qui les précèdent. La mort et la terreur ne sont plus séparées de ces horribles et funestes agitations dans les plaines de l'air. Des pluies désastreuses sont versées à flots, ou des torrens de grêle sont lancés pour le deuil du genre humain et de la nature. O homme ! ne sois cependant pas injuste, et arrête tes plaintes. Sors de ta maison, de tes vergers, de tes guérets et de tes vignes; vois plus loin que tes coteaux et que tes champs qui peuvent avoir souffert ; ose envisager la nature toute entière. L'orage qui vient peut-être de te désoler, a purgé ton atmosphère et la terre, de millions d'insectes et d'animaux qu'il étoit tems de détruire : des exhalaisons, des vapeurs pestilentielles pouvoient attaquer les principes, ou empoisonner les sources de ta vie.

Les fleuves s'enflent de même, et s'élancent de leurs bords. Mais, ils ne portent pas toujours avec eux le ravage et des ruines : ils abreuvent aussi, et fécondent des terres qui appeloient leurs eaux. Les Naïades des fontaines n'épanchent pas plus utilement et plus richement leurs urnes, sur nos prairies et aux pieds de nos coteaux. Mortel, tu comptes quelques désastres, quelques maux

passagers, et, je le répète, quelquefois nécessaires dans l'ordre général du gouvernement de l'univers ; mais tu oublies ces rosées journalières, ces pluies bienfaisantes qui fondent des airs, qui réjouissent tous les animaux, qui développent et donnent plus de saillies à tous les germes, à toutes les plantes. La Nature ne doit-elle ses regards et ses trésors, qu'à quelque partie, à quelque coin de terre que tu cultives, ou que tu occupes ? O homme ! où vont donc tes cris, tes plaintes, ou tes calomnies contre l'ordre et l'harmonie universels, que tes injustices affectent de ne pas sentir, ou de ne pas voir ?

Des vents furieux et convulsifs t'allarment, et se déchaînent par fois ; mais, il en est d'autres qui souflent de toutes les parties de la terre, pour y tempérer les chaleurs excessives ; pour y rafraîchir tes bois et tes bosquets, tes vergers et tes champs ; pour se jouer autour de tes fleurs, et les caresser de leur plus douce et légère haleine. Quelle est encore cette Iris qui, après l'orage, ceintre la nue, dessine sur son voile noir le brillant mélange de ses riches couleurs ? Les perles qui continuent de faire opposition, dans les airs, avec les rayons du soleil, qui les divisent et les réfléchissent, diversement coloriés sous la cavité de la nue, prêtent de nouvelles matières à la méditation du philosophe, et semblent réconcilier le ciel et la terre.

Je retourne, avec les secousses de l'air et la violence des vents, sur la surface des ondes du redoutable Océan, que les vents soulèvent et tourmentent encore. J'y vois aussi toutes les richesses, tous les trésors, que l'audace, et la cupidité humaine y a exposés, courir les périls de la tempête et du naufrage, les vents, les flâmes; les flots se précipitent et se confondent. Ici, le vaisseau descend aux enfers; là, il est aussitôt reporté sur la cime des vagues, qui lui ouvrent de nouveaux goufres : et les mâts brisés, et les voiles déchirées, et l'équipage menacé à chaque instant d'y être enséveli, Nature, forment un de ces spectacles aussi terribles, que pleins d'utiles leçons, pour les entreprises insensées et les courses téméraires des humains. S'ils échappent, s'ils ne succombent pas toujours à la furie seulement de deux élémens irrités l'un contre l'autre, les vents et les flots, et dont les efforts pour se vaincre sont si funestes; un troisième souvent manifeste aussi sa colère. Il a réuni toutes ses forces; ses entraves ne le contiennent plus; le feu mêle de nouveaux assauts, par ses rapides *Typhons*, aux masses côniques et tourbillonnées des *Trombes*. Le feu! Nature, quand révéleras-tu, aux mortels les impénétrables secrets de sa substance? Le feu, comme l'air, est partout; il pénètre tout; il vivifie tout. Dans les volcans, il domine, il travaille sans

cesse, il se rend maître des matières les plus violentes, et les plus propres au développement de ses forces. Dans les airs, il ramasse, il dilate, il prépare aux plus terribles explosions les vapeurs, il en forme la foudre; il étincelle, il jaillit, il pleut des nuées; il renverse, il écrase, il tue, il brûle. Dans les entrailles de la terre, il est le premier agent de la nutrition, et de l'accroissement des plantes; il s'insinue, il se mêle à la combinaison, à la formation des métaux. Dans les corps, il dissout les parties les plus fines et les plus resserrées; il produit autour de nous tous les météores et les phénomènes, dont les rapports avec lui nous sont assez connus, mais dont nul homme, Nature, ne peut encore se flater d'avoir acquis l'évidence. Et, où l'homme avec tous les êtres vivans en est-il réduit, quand le feu l'abandonne, quand il ralentit son activité dans ses veines, quand il ne soutient et ne fortifie plus les ressorts de sa foible existence?

C'est dans un tourbillon de feu, Être des êtres, Suprême Auteur et Créateur du grand tout, que tu as manifesté à la terre, que *tu n'avois ni commencement ni fin; que tu étois le premier et le dernier*. C'est avec une âme de feu, et sur des ailes de feu, que je m'abîme dans ton sein: là sera ma récompense suprême, et mon éternel repos. Non, tu n'as pas réservé, comme le veulent

les scélérats et les impies, tout mon être au néant, quand je cesserai de vivre ; ils auront existé, eux, par le crime : tu les maudiras, tu leur réserveras tous les châtimens de tes vengeances et de ta colère. Le juste seul, constamment fidèle à ses devoirs et aux vertus, retrouvera, au pied de ton trône par dessus les cieux, son créateur, son père, son rémunérateur.

Sur la terre, peu de plaisirs l'auront attaché : les maux, les peines, les chagrins, les infirmités, les maladies n'auront cessé d'attaquer, de rendre douloureuse, et souvent insupportable son existence. L'homme, tourné et ramené vers toi, chez tous les peuples de la terre, sent, lorsque son cœur et ses actions ont constamment été purs, qu'il n'y a que son corps qui s'affoiblit, qui s'éteint, qui se refroidit, qui se dissout et qui s'anéantira ; mais que son âme ne périra pas, qu'elle continuera de vivre, Etre Suprême, avec toutes ces âmes nobles, grandes, sublimes, vertueuses, qui n'auront passé sur la terre, que pour y accomplir tes desseins, que pour se faire aimer et admirer de leurs semblables, que pour y étonner le monde, et en faire l'ornement et le bonheur.

Le Peuple Français donne l'exemple à l'univers. Les vérités éternelles, qu'il vient de proclamer sur ton incontestable existence, ne seront plus

obscurcies, encore moins combattues ou niées par les plus coupables, les plus aveugles, ou les plus scélérats des hommes. Ton culte, oui, ton culte sera éternel parmi nous, comme l'amour de la liberté, comme la République, que ton bras tout puissant continuera de protéger, et de faire triompher de tous ses ennemis et des tiens. Tes fêtes, nos solemnités seront les solemnités et les fêtes de tous les âges, et de toutes les vertus dont tu jettes, le premier, les semences généreuses dans le cœur de tous les hommes. La jeunesse ne croîtra plus, que pour aimer la patrie et ses devoirs. Le malheur ne ressemblera plus, parmi eux, aux signes de l'opprobre ; il ne traînera plus de vils lambeaux ; le riche oubliera l'orgueil de ses possessions et de ses jouissances ; il ne sera plus qu'un humain, et un véritable frère. Les vices rougiront de se montrer, ou ils seront sur-le-champ flétris et condamnés. La paternité et la maternité honorées ne redouteront plus la misère et le fardeau de la fécondité. Les familles les plus nombreuses, et les plus vertueuses, seront plus considérées, et les premières apperçues, quand elles auront des besoins. Les amours mêmes, les tendres et chastes amours, auront également leurs honneurs et leurs fêtes. Toutes nos maisons porteront cette noble, touchante et sainte inscription : *Adore l'Éternel ; aime la République, et sois juste et vertueux.*

La vieillesse n'aura plus, dans les âges futurs, que de bonnes et sublimes actions à raconter. L'âme ne frémira plus, avec de telles actions, à l'approche du tombeau. Elle se dira, avec énergie, et avec la conscience d'une vie belle et pure : je ne laisse que les froides dépouilles de la terre, à la terre ; je m'envole au vrai séjour d'une vie et d'un repos qui n'auront plus d'altérations, plus d'orages, ni de faim à éprouver ; je ne vais donc plus appartenir qu'à l'Etre Suprême, ne vivre que pour lui, avec lui, et dans son sein.

Nature, je le répète, les races futures, tous les siècles le répèteront comme moi : Voilà ton unique Auteur et celui de l'homme ; voilà l'Eternel Appui et Créateur de tous les êtres.

J'ai essayé, ô Nature, il est vrai, de peindre ta grandeur, tes merveilles, l'immensité de l'espace qui te contient ; nos désordres, nos maux, nos guerres ; tes cieux, tes nuées, tes foudres qui s'en échappent ; les fleuves qui fécondent ou ravagent nos champs ; les méchans, leurs crimes ; le juste qui, préparé à tout, ne s'étonne ni des injustices, ni des violences, ni de la mort ; les passions qui s'agitent, qui s'entrechoquent, qui se tourmentent sous le soleil, ou dans l'ombre des nuits. J'ai invité tes monts à s'ébranler, à se détacher de la terre, à rouler sur les tyrans, et à délivrer le globe de ces colosses oppresseurs qui

le surchargent. J'ai maudit l'or corrupteur, qui ne sort de tes entrailles, que pour la perte du genre humain. J'ai béni les simples qui nous ramènent à la vie, les fruits qui nous la conservent et nous nourrissent. J'ai admiré les cèdres et les pins, qui couronnent la cime antique et orgueilleuse des montagnes qu'ils ombragent Je me suis plu à parcourir, à admirer, à chanter tes divers miracles. Nature, j'en allois pourtant oublier un, le plus intéressant, le plus étonnant, le plus charmant de tous, que l'Etre Suprême nous a donné avec toi, la femme.

Que feroient, en effet, les mortels sur ces millions de globes, que tu éclaires par des millions de soleils, dans le vague incompréhensible de l'espace, si la femme ne se montroit à nous, au milieu de nos misères, et des maux presqu'infinis qui assiègent les routes escarpées et sinueuses de la vie?

Je ne parle pas de cette femme hautaine, insolente, querelleuse, qui ne se communique, ou ne se rapproche de nous, que pour nous punir bientôt de sa possession; de cette femme, aux dehors attrayants, aux paroles perfides, aux promesses menteuses; avare d'or dans ses séductions; au cœur froid et traître, qui se livre comme il se prend; de cette femme, qui n'attache aucun prix à sa persomne, aucun honneur à sa conquête;

opprobre de son sexe par la bassesse de ses sentimens, comme par le scandale de ses mœurs et de ses trahisons ; qui ne connoît aucun respect d'elle-même, ni de ses engagemens ; que des occupations utiles et louables épouvantent ; que la paresse et l'ennui, qui pèsent sur sa coupable existence, mènent à tous les vices : Nature, cet être-là se rencontre aussi trop souvent dans tes ouvrages, et les déshonore. Mais, cette femme ne doit se considérer, que comme une de ces fâcheuses méprises, au milieu de tes chef-d'œuvres. Ne produis-tu pas, chaque jour, les reptiles dégoûtans et fangeux, tandis que je ne peux plus suivre la fierté de l'aigle, que tu lances au dessus de la nue, sur les ailes de la foudre ? De même, les simples vénéneux, ces herbes qui naissent de la boue des marais, ou sur des sols ingrats et étrangers à la culture des hommes, ne sortent-ils pas de tes sucs créateurs et nourriciers, pendant que je te vois attentive à nous prodiguer cette admirable rose, qui fait les délices de nos yeux et l'ornement de nos vergers ? Elle obtient de toi, par son éclat et ses couleurs, la suprématie sur les autres fleurs qui vivent plus qu'elle, et qui envient pourtant la grâce et la richesse de ses atours.

Nature, la femme, que le sage regarde comme le plus beau et le plus excellent de tes ouvrages,

ne peut être que celle que tu as douée de qualités touchantes et rares, et qui sent de bonne heure, par le besoin d'aimer, que sa destination n'est pas d'être seule dans le monde. Sous une chaumière, ou sous le dais, dans tous les climats, dans tous les coins de l'univers, tu l'appèles à un rang distingué parmi les hommes, à des hommages vrais, à des adorations méritées, à des bouquets, à des couronnes, à des jouissances pures et dignes d'elle. Son caractère est bon et uniforme ; il se compose de toutes les affections d'une ame vertueuse. Ses yeux, comme l'astre du jour, ne portent partout que le feu et leurs attraits. Son front est le siège de la générosité franche, de la sensibilité, de l'honneur et de la sévère décence, sans écarter les grâces de sa charmante figure. C'est le meilleur, le plus sûr et le plus courageux de nos amis. Elle ne veut pas que nous soyons tristes devant elle : cependant nos maux, nos adversités l'affligent ; elle les partage. Elle nous défend de pleurer, à moins que nous ne la condamnions à verser avec nous des larmes. Le malheur n'a point d'influence sur les premiers sentimens qu'elle a pris de nos assiduités auprès d'elle. Elle se croit née uniquement pour notre bonheur, ou pour nous consoler dans nos peines. La fortune ne la corrompt pas d'avantage. Elle ne change point, parce que nous ne cessons d'offrir

à sa tendresse les mêmes vertus, et que le vice seul lui déplait : elle ne le pardonneroit pas. Et, cette femme divine, qui existe dans ton sein, qui certainement n'est pas un être imaginaire, autrement tu aurois interdit l'entrée au vrai bonheur dans le monde, cette femme, ô Nature, que tu fais naître pour nous, par l'éloge de laquelle je voulois terminer mon hymne au grand ensemble de tes créations et de ton immensité, ce chef-d'œuvre que nous cherchons avec tant d'ardeur, et trop souvent avec si peu de succès, cette femme s'appèle *Angélique Félicité.*

C'est à ses pieds que je me repose : ah ! que ne la vois-je par tout avec ses vertus et sa modestie ! Qu'elle écoute, ô Nature, les chants que je t'adresse : qu'elle y applaudisse : qu'elle aime sur-tout son portrait, et le peintre qu'elle seule a inspiré Nature, j'aurai sûrement des jaloux ; j'aurai des censeurs ; mais j'aurai peut-être aussi des approbateurs et des amis.

PLAISANT-LAHOUSSAYE. (1)

---

(1) A l'exemple de plusieurs représentans du peuple, l'auteur croit ne pas blesser les lois, en conservant, avec le trait d'union, la *dénomination* du lieu de *sa naissance*, qui est un petit *bourg* du département de *Seine-et-Marne*, district de Rosai ; et ce, pour éviter *des méprises* qui ont

déjà eu lieu. Il y a plusieurs citoyens de *mon nom à Paris* : un papier public m'a lui même *confondu*, il y a 14 ou 15 mois, *dans un de ses numéros*, avec un *Plaisant* qui avoit été *secrétaire* de l'ex-Avocat-général d'Aguesseau. La seule inspection des ci-devant almanachs royaux, depuis 1775 jusqu'à la chûte du parlement, a suffi pour désabuser le rédacteur de ce papier, de l'erreur sans doute involontaire où il étoit tombé à mon égard. D'un autre côté, j'ai, dans le département de *Seine-et-Marne*, *deux frères* et *un neveu*, du même nom. Les papiers publics, tous les jours, portent ces dénominations, *Pons-Verdun*, *Bernard de Saintes*, *Merlin de Thionville*, *Merlin de Douai*, *Garnier de Saintes*, etc. En imitant la conduite des représentans du peuple, et leur respect pour les lois, je ne peux être que louable. Toutefois cette note, qui me servira pour le reste des ouvrages que je pourrai publier après celui-ci, *n'étoit pas inutile*. Plus le citoyen est irréprochable au fond de son cœur, plus il doit aussi être attentif à ne blesser en rien l'opinion publique, les lois, et à éviter jusqu'aux plus légères matières à méprises, et à fausses et dangereuses interprétations, par la malveillance, ou par la calomnie.

FIN.

AVIS.

L'auteur de l'Hymne *à la nature* qu'on vient de lire, a écrit, en 1791 comme un *pur* badinage, et cependant dirigé vers les bonnes mœurs, *une Constitution des amours.* Le public frappé *de l'originalité* de l'entreprise, a voulu voir, sans doute *par le titre seul*, comment l'auteur se seroit garenti de toute obscénité, et d'images licencieuses dans un ouvrage de ce genre, surtout écrit en 1791.

L'auteur ayant bien déterminé *ses intentions pures* dans un avant-propos précis, en a aussi reçu de ses concitoyens la plus honorable récompense. En 4 mois, 5 *mille exemplaires* ont été épuisés à Paris seul. L'auteur pénétré d'une juste reconnoissance envers le public pour un succès si flateur, s'est aussitôt occupé de préparer une seconde édition; mais toute dirigée *vers la morale et les principes républicains.* Rien n'est en effet plus délicat, plus chaste, plus indépendant, plus fier et plus républicain au cœur des amans, ou des époux heureux, *que l'amour.*

C'est sans doute d'après cet immuable principe, que par son décret du 18 floréal dernier, la sagesse de la Convention a institué aussi, art. 7, *des fêtes* à toutes les vertus qui peuvent le plus élever et honorer le cœur des français. Le décret n'a pas manqué de placer au rang de ces vertus *le courage*, *la bonne foi*, *le désintéressement*, *le stoïcime*, *l'amour*, *la foi conjugale*, *l'amour paternel etc.* Aussi la nouvelle édi-

tion *de la Constitution des amours*, est elle toute dirigée contre le libertinage, le désordre des *passions viles*, *sans frein et infâmes?* on conçoit que le style de *la nouvelle édition* sera de même *tout autre* que le style de la première, pour le ton, la correction, la pureté, et l'élégance, autant que ces qualités peuvent appartenir à la plume de l'auteur.

Il apprend, non sans peine, que vu la rareté des exemplaires de la première édition *le prix est aujourd'hui triplé.*

Si le public honore *l'hymne à la nature* du même accueil qu'il a accordé *à la Constitution des amours*, l'imprimeur de *l'hymne* s'empressera de donner la seconde édition *de la Constitution des amours* dont on vient de parler. Cette édition seroit alors du même format, et du même caractère que celui de l'hymne à la nature. Le public conçoit encor que la nouvelle édition annonce un tout autre ouvrage que le premier.